

Z O Y Â P I R Z Â D

LE GOÛT ÂPRE
DES KAKIS

Nouvelles

Traduit du persan (Iran) par Christophe Balaj

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Le Goût âpre des kakis
a été publié sur le conseil de Patrick de Sinety.

Titre original: *Ta'm-e gas-e khormâlu*

© Authorized translation from the Persian language edition
published by Nashr-e Markaz Publishing Company,
Tehran, Iran. All rights reserved.

© Zulma, 2009,
pour la traduction française.

ISBN :
978-2-84304-480-9

N° d'édition : 480
Dépôt légal : mai 2009

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

L'Appartement

Mahnaz introduisit la clef dans la serrure, ouvrit la porte de l'appartement.

Son premier geste fut de retirer ses chaussures. Elle avait des élancements dans la plante des pieds. Depuis huit heures du matin, et il était deux heures et demie de l'après-midi, elle avait fait quatre agences immobilières et visité six appartements. Elle voulut se baisser pour ranger ses souliers dans le placard à chaussures de l'entrée, mais elle n'en avait pas la force. « Laisse tomber, se dit-elle, au pire, quand il rentrera, il te reprochera d'avoir jeté tes chaussures dans le couloir. »

Elle lança son sac sur la commode en s'écriant : « Quoi que je fasse, voilà cinq ans qu'il ronchonne, alors quelques jours de plus... » Elle avança pieds nus dans le couloir.

Sur la table de la cuisine traînait une tasse vide à côté d'une petite assiette qui contenait quelques

croûtes de pain *lavash**. Sur le bord de l'assiette étaient posés un couteau et une cuiller à thé. La pointe du couteau était tournée vers les croûtes de pain. Mahnaz eut un sourire ironique. Elle mit la cuiller et le couteau dans la tasse, la tasse sur l'assiette, le tout dans l'évier et elle dit d'une voix forte :

— Mahnaz ! Ma chérie, s'il te plaît, il faut d'abord ôter la croûte, ensuite découper les *lavashs* avec les ciseaux spéciaux, les ranger par dix dans les sacs plastique, plier trois fois le bord des sacs avant de les empiler proprement dans le congélateur...

À l'âge de treize ou quatorze ans, elle passait ses étés avec ses cousins et cousines. Quand ils étaient las de leurs jeux habituels, ils faisaient le numéro de téléphone de parents ou d'amis. C'était le plus souvent celui de tante Pari, la doyenne de la famille. Elle parlait toujours comme si elle était sur le point de mourir. Dès qu'elle répondait « Allôôôô... », les enfants passaient le combiné à Mahnaz qui se mettait à imiter la voix de tante Akhtar, originaire de Meched. C'était la meilleure amie de tante Pari. Celle-ci se laissait chaque fois prendre au piège. Elle parlait à tante Akhtar de ses problèmes cardiaques, du dernier docteur qu'elle avait vu et, finalement, lui faisait toutes sortes de recommandations pour après sa mort :

— Quand je serai morte, c'est toi qui feras cuire le

halva ! Qu'on n'apporte pas de tubéreuses sur ma tombe ! Tu sais comme leur parfum me donne la migraine ! Dis à mes enfants de retenir leurs larmes. Tu manqueras à tous tes devoirs si tu ne trouves pas de femme pour le colonel...

Mahnaz pleurait en même temps que tante Pari :

— Oh ! Mon Dieu ! Que le ciel t'en préserve !
Après toi, qui prendra soin du colonel ?

À l'autre bout du fil, tante Pari sanglotait, tandis que de ce côté-ci, les enfants hurlaient de rire. Quelques jours plus tard, l'histoire faisait les gorges chaudes de toute la famille. Même tante Pari s'en amusait. Elle demandait en personne à Mahnaz de l'imiter, ainsi que tante Akhtar, le colonel et d'autres membres de la famille.

Puis, un beau jour, par un torride après-midi, dans une propriété de la famille à Karaj, tante Pari, qui croyait avoir affaire au téléphone à tante Akhtar, révéla à Mahnaz, en fait à tous les cousins et cousines, et jusqu'aux plus petits d'entre eux qui se passaient tour à tour le lourd combiné noir, ce qu'elle avait appris la veille : le colonel avait épousé cinq ans auparavant une deuxième femme, originaire de Meched, et il en avait deux enfants.

Trois jours plus tard, suite au tumulte causé par cette affaire dans la famille, la chaleur de l'été se transforma en une fournaise d'enfer. La plus grondée fut Mahnaz. Sa mère la battit copieusement pour les « pitreries qui avaient sali l'honneur de la

famille ». Enfermée pendant une semaine dans une petite mansarde au troisième étage de la maison paternelle, rue Iranshahr, Mahnaz contemplait la cime du cerisier dans la cour des voisins en prenant la mesure de la catastrophe : le divorce imminent de sa tante avec le colonel ; la séparation de tante Akhtar et de son mari. Le lendemain de l'horrible conversation téléphonique à Karaj, il était apparu que la seconde femme du colonel n'était autre que la demi-sœur de tante Akhtar, dont personne n'avait jamais entendu parler. Les yeux fixés sur les branches du cerisier, Mahnaz se répétait en pleurant : « Tout ça est de ma faute... »

En ouvrant les rideaux à carreaux de la cuisine, elle aperçut l'antenne de télévision des voisins d'en face. Elle se demanda quelle serait la réaction des trois vieilles femmes – tante Akhtar, qui avait eu des jumeaux après l'histoire de Karaj, Tadjî djoun, la deuxième femme du colonel, la demi-sœur de tante Akhtar, qui était venue vivre avec tante Pari après la mort du colonel, et tante Pari elle-même – si elle leur apprenait qu'elle avait l'intention de se séparer de Famarz, sous prétexte qu'il lui faisait une scène chaque fois qu'après les avoir repassées, elle pendait ses chemises blanches et ses chemises de couleur en désordre dans le placard ? Un corbeau vint se poser sur l'antenne de télévision. Un second le rejoignit.

Mahnaz et Famarz s'étaient rencontrés dans

l'ascenseur de l'immeuble où ils travaillaient tous les deux. Mahnaz était comptable dans la société de transports du neuvième étage, Famararz employé dans la société d'import-export de fruits du onzième. Quand l'ascenseur s'immobilisa et que la porte s'ouvrit, Mahnaz se dit : « Comme dit tante Pari, vive Dieu ! » Famararz était dans l'ascenseur, son attaché-case Samsonite à la main. Il portait un costume bleu marine, une chemise blanche à col rabattu et des lunettes noires à monture métallique. Mahnaz se redressa et rentra son ventre. Du neuvième étage au rez-de-chaussée, Famararz compta les numéros d'étage qui s'allumaient et s'éteignaient alternativement. Mahnaz l'épiait du coin de l'œil. En sortant de l'ascenseur, son pied heurta quelque chose... Famararz l'aida à se relever. Il ramassa son sac qui avait été projeté un peu plus loin et le lui donna :

— Vous ne vous êtes pas fait mal ?

« Quelle voix ! » se dit Mahnaz en lui faisant signe que non et en le remerciant. Ce soir-là, elle raconta son aventure à sa mère et à sa sœur. Elle imita la raideur de Famararz dans l'ascenseur en leur rejouant toute la scène de sa chute. Sa sœur riait aux larmes tandis que sa mère essayait de se contenir en fronçant les sourcils :

— Avec tes pitreries, tu vas finir par nous rester sur les bras !

Avant de s'endormir, Mahnaz eut un pincement

au cœur : « Je me suis encore couverte de ridicule. » Plus tard, Faramarz lui avait dit : « Quand je t'ai vue allongée par terre, avec cet air si drôle, j'ai pensé qu'il fallait que je t'aide, pas simplement à ce moment-là mais toute la vie. » Le jour suivant, Mahnaz fouillait les tiroirs de son bureau à la recherche du tampon de la compagnie, lorsqu'elle entendit quelqu'un lui dire :

— Si la fermeture éclair du sac est fermée, rien ne peut s'en échapper quand sa propriétaire tombe par terre.

Avant de sortir, Faramarz, sourire aux lèvres, posa sur le bureau le tampon de la compagnie ainsi qu'un tube de rouge sans son capuchon. Cette fois, il portait une chemise noire à col rabattu et un costume beige. « Comme le noir lui va bien ! » pensa Mahnaz.

Quand Mahnaz épousa Faramarz, la famille et tous ses amis lui dirent franchement ou à mots couverts qu'elle avait bien de la chance. Elle-même était convaincue que Dieu devait l'aimer particulièrement pour lui avoir donné un mari tel que Faramarz.

Ils avaient décoré leur trois-pièces selon le goût de Faramarz. Le minimum de meubles, et aucun bibelot. Comme disait Faramarz : « Ça te fera moins de ménage. » L'après-midi, quand il rentrait du bureau, il faisait le tour de toutes les pièces. Lorsqu'il ne se savait pas observé par Mahnaz, il passait un

doigt sur les tables et les bras des fauteuils.

Un des corbeaux s'envola au-dessus de l'antenne. Mahnaz se dit : « Si je raconte à ma mère que Faramarz a acheté des gants blancs en coton, elle ne va sûrement pas me croire. »

Un vendredi après-midi, ils avaient regardé ensemble un film à la télévision. Tous les matins, le valet d'un prince français, collants et perruque, enfilait une paire de gants blancs avant de faire la tournée du château. Il passait un doigt sur tous les objets, y compris les grilles extérieures des fenêtres, à la recherche de la moindre trace de poussière. Mahnaz s'était tournée en riant vers Faramarz qui secouait la tête d'un air approbateur, les yeux rivés sur la télévision.

Le deuxième corbeau s'envola. « Quand avons-nous vu ce film ? se demandait Mahnaz. Avant l'attaque de papa, ou après ? »

Après l'attaque dont il avait réchappé, son père lui avait dit ainsi qu'à sa sœur :

— Je ne voudrais pas qu'après ma mort vous vous crêpiez le chignon au sujet de l'héritage.

Pendant que Mahnaz prenait un kleenex dans la boîte posée à côté du lit de son père, sa mère s'était écriée en riant :

— Durant ces trente années, as-tu jamais été capable de parler sérieusement ? Prends donc tes pilules !

Mahnaz avait aperçu sa mère se pencher un peu trop sur le flacon de pilules, pour qu'on ne voie pas ses yeux humides. Cet après-midi-là, depuis la terrasse de la maison de la rue Iranshahr, Mahnaz avait plongé son regard dans les branches du cerisier des voisins. Sa sœur lui avait demandé :

— Que vas-tu faire avec ta part d'héritage ?

— Je ne sais pas encore.

— Mon mari et moi, nous avons l'intention d'acheter un appartement plus grand avec des chambres séparées pour les enfants.

Mahnaz avait éclaté de rire.

— Moi, c'est exactement le contraire ; j'ai envie d'un appartement plus petit.

Sa sœur s'était levée, se rapprochant de la porte en bois qui donnait accès à la terrasse.

— Maman a raison de dire que tu es tout le portrait de papa. On ne peut pas avoir de conversation sérieuse avec toi.

Mahnaz avait regardé du côté de la porte entrouverte en poussant un grand soupir.

— C'est bien la chose la plus sérieuse que j'aie jamais dite !

Elle alluma le gaz et réchauffa le thé du matin. Si Faramarz avait été là, il aurait enlevé ses lunettes,

essuyé les verres avec la peau de chamois qui ne quittait jamais sa poche : « Une heure après avoir infusé, le thé est un vrai poison. » Il avait si peur que le thé ne soit pas fraîchement infusé ou que la laitue n'ait pas été lavée avec un désinfectant, qu'en dehors de chez lui il ne prenait ni thé, ni fines herbes, ni salade. À l'âge de vingt-neuf ans, Mahnaz avait plus d'une fois réchauffé le thé du matin, et, quand Faramarz était en voyage, il lui arrivait de réchauffer un thé de deux jours et de le boire sans le moindre problème.

Ils venaient juste de se marier. Quand Faramarz était en voyage d'affaires, Mahnaz, ne pouvant supporter son éloignement, ouvrait chaque matin la porte de l'armoire de sa chambre pour respirer l'odeur des vêtements de son mari. Elle s'obstinait à boire le vieux thé du matin dans l'espoir de s'empoisonner. Faramarz en serait averti et rentrerait plus tôt. Un jour, à son retour de voyage, Mahnaz fondit en larmes en lui avouant ce qu'elle avait fait. Faramarz hocha la tête et fit la moue en pinçant cette bouche et ces lèvres qu'à l'époque Mahnaz considérait comme les plus belles du monde.

— Ma chérie, tu es vraiment très négligente.

Il passa plusieurs fois la main dans les cheveux de sa femme. Puis se tut. Soudain, il retira sa main.

— Ou peut-être même paresseuse ?

Sa voix changea de ton.

— Je ne comprends pas ce qu'il y a de fatigant à

faire du thé. Tu jettes les vieilles feuilles dans la passoire à thé, tu rinces un bon moment la théière sous le robinet d'eau chaude, tu laves plusieurs fois l'intérieur avec l'éponge et le liquide vaisselle pour ôter les traces du thé précédent, tu essuies la théière, tu y mets des feuilles de thé... et voilà !

En voyant la mine ahurie de Mahnaz, il lui passa de nouveau la main dans les cheveux, ces épais cheveux noirs qui étaient à l'époque pour elle les plus beaux cheveux du monde.

— Bien sûr, de temps en temps, il ne faut pas oublier de laver l'intérieur du bec de la théière avec un écouvillon fin, ni bien sûr... de tremper deux ou trois fois par semaine la théière et la passoire à thé dans de l'eau de Javel.

Mahnaz fut prise d'un tel fou rire qu'elle avala son thé de travers et se mit à tousser. Famararz lui donna des tapes dans le dos et lui glissa un kleenex dans la main pour qu'elle essuie ses larmes. Quelques jours plus tard, Mahnaz rapporta la scène à ses cousines, les filles de tante Pari, qui en pleurèrent de rire en même temps qu'elle. En s'essuyant les yeux elle conclut :

— On peut pleurer de rire en s'étranglant avec son thé, ou bien parce qu'on a du chagrin !

Les trois cousines rirent de plus belle.

Elle s'assit à la table de la cuisine en posant les pieds sur la chaise d'en face. Remua les orteils.

« Pourquoi ne pleures-tu pas maintenant ? » Elle se souvint de sa tante Pari à l'enterrement du colonel. Un vrai moulin à paroles ! Elle ponctuait une phrase sur deux par un : « Je n'ai plus de larmes pour pleurer ! » Quand les étrangers furent partis et qu'il ne restait que la famille, elle ajoutait :

— Il m'a fait pleurer pendant trente ans nuit et jour, en voilà assez !